

Bleue comme une orange

14/16 - L' industrialisme : une histoire belge

Retour aux plats et bas pays. Nous avons vu dans les chapitres précédents comment le machinisme et le rationalisme technicien élaborés aux « Provinces-Unies des Pays-Bas », avaient conquis le Royaume uni, les États-Unis – et finalement le monde entier.

Si l'Angleterre est à compter des années 1760 le « lieu classique du capitalisme » (Marx) ; la Belgique, *sinon la seule région wallonne*, est au XIX^e siècle la deuxième puissance industrielle du monde. Le pays du charbon et de l'acier réimporte d'Angleterre les innovations telles que la machine à vapeur et le métier à tisser. Notre *Dictionnaire historique de la langue française* nous révèle d'ailleurs que « houille », « usine » et « réseau », ces mots français de la révolution industrielle, viennent des Pays-Bas francophones.

Mêmes révoltes et mêmes résistances ouvrières contre cette même « révolution ». Les travailleurs belges multiplient les bris de machines jusqu'à donner le coup d'envoi de la Révolution nationale, en 1830. Un pays né d'une révolte « luddite » ? Mais au fait, de quel pays, de quels terrains vagues et mouvants parle-t-on, entre la Somme et la Mer du Nord, l'Allemagne et l'Atlantique, « Pays-Bas méridionaux », « espagnols » et « autrichiens », entre Belgique et Wallonie ? Alors reprenons au début, avec les Gaulois (Gallois, Welches, Wallons).

Ne vous étonnez pas que la « Belgique » et la « Wallonie » n'apparaissent que si tard dans notre histoire de l'*orangisme*. Ces noms ne désignent que tardivement des entités administratives ou politiques ; quoi que Jules César parle, dans sa *Guerre des Gaules*, des *Belgae*, ces peuples celtes situés entre la Marne et le Rhin, comme « les plus courageux des Gaulois » ; et *Bel-ga*, sans doute comme une *alliance* de *Gaulois*.

Les Celtes sont des peuples indo-européens venus des bouches du Danube et apparus en Europe centrale à l'âge du bronze (1200-800 av. J.C.). Le nom par lequel ils se désignent, mais dont on ignore s'il est d'origine celte ou grecque, signifierait « les Grands ». De même « Gaulois » signifierait « les Forts, les Puissants », avec la même incertitude sur l'origine celte ou latine de mot. César prend soin de préciser que les Gaulois se nomment « Celtes » dans leur propre langue, quitte à ce que chacune des innombrables tribus celtes et/ou gauloises, s'ajoute un nom particulier : Arvernes, Eduens, Allobroges, etc. Bref, on peut être à la fois Auvergnat, Français et Européen.

Des peuples celtes s'implantent de la Turquie (Galicie) à l'Espagne (Galice), en passant par la Galicie (Autriche) ; de la Mer Noire (Ukraine, Roumanie) à l'Irlande.

Quand les Francs conquièrent le nord de la Gaule au V^e siècle, ils traduisent *Gaulois* – devenus en fait des Gallo-Romains – par *Wahl* : « les étrangers, les autres ». Childéric 1^{er} (436-481), premier roi mérovingien et père de Clovis, établit la capitale des Francs Saliens à Tournai, aujourd'hui en Belgique *wallonne*. En bas francique, les *Wahl* (ou *Gaulois*, donc) désignent les peuples romans, non-Francs, non-germaniques. Avec l'expansion franque, des *Wolochy* (en polonais), ou des *volokhy* (en russe), évoqueront les peuples non-germaniques d'Europe centrale et en particulier les Celtes.

De même, les Angles, les Saxons, les Jutes et les Frisons qui conquièrent la Grande Bretagne à la même période, nomment *Wales*, les Gaulois du Pays de Galles.

En Europe occidentale, le Wallon désigne donc un peuple romanisé, latinisé, qui parle et qui parlera le Français et non le Néerlandais, le Flamand, ou toute autre langue germanique. Mais

la « Wallonie » ne deviendra une entité administrative qu'en 1970 à côté de la Région flamande et de celle de Bruxelles. Elle regroupe les provinces francophones du Brabant wallon, du Hainaut, de Liège, du Luxembourg et de Namur.

Quant à la « Belgique », lorsque Philippe le Bon, duc de Bourgogne, unifie les grands Pays-Bas au début du XV^e siècle, il les appelle parfois les « Provinces Beligiques » - *belgique* est alors un adjectif. Suite à la guerre de 80 ans (1568-1648) qui scinde en deux les Pays-Bas, les Provinces-Unies, au nord, sont parfois qualifiées de « Beligiques fédérées » ; et celles du sud, les Pays-Bas espagnols demeurés dans le giron des Habsbourg, sont les *Belgica Regia*.

D'éphémères « États beligiques unis » auront leur indépendance en 1789 avant d'être rattachés à la France puis à la Hollande. Ce n'est qu'en 1831 que la « Belgique », devenue un nom singulier, désigne un pays souverain, et la deuxième puissance industrielle du monde.

Ces embrouillaminis historiques, géographiques et linguistiques un peu débrouillés, débute notre histoire belge de l'industrialisme.

Souvenez-vous, avec la guerre contre l'Espagne, les Pays-Bas méridionaux (la future Belgique, donc) avaient perdu de leur superbe, leurs richesses siphonnées par les Provinces-Unies. Bruges, Anvers, Gand, Ypres, Lille s'étaient dépeuplées, la Flandre était redevenue très rurale, catholique, conservatrice. La guerre de succession de l'Espagne entamée à la mort de Charles II en 1700 se conclut en 1713 par le Traité d'Utrecht : la couronne des Pays-Bas du sud passe de la branche espagnole des Habsbourg à la branche autrichienne, qui, au passage, reprend à Louis XIV une partie des Flandres et la région de Tournai.

Ces Pays-Bas dits « autrichiens » connaissent un premier regain économique grâce à leurs nouveaux souverains, l'empereur Charles VI jusqu'en 1740, l'impératrice Marie-Thérèse jusqu'en 1780, et enfin le « despote éclairé » Joseph II jusqu'en 1789. En Flandre, le commerce reprend vigueur grâce au port d'Ostende et à la Compagnie générale impériale et royale des Indes, fondée par les Autrichiens. Les autorités développent un réseau de bonnes routes, propices au fret, passant de 230km en 1700 à 2 850km en 1794. *Idem* pour le réseau fluvial voué au transport des cargaisons les plus lourdes. Mais c'est dans les provinces francophones du sud, en « Wallonie », dans la région liégeoise, que l'industrie se développe, grâce au minerai de fer, travaillé dans les forges, et à l'industrie lainière de Verviers, qui supplante peu à peu celle de Leyde en Hollande, jusqu'à devenir « l'une des plus grosses concentrations proto-industrielles d'Europe¹ ». C'est à cette époque aussi que l'agriculture retrouve son dynamisme, que la pomme de terre se répand, et que l'on frit pour la première fois ces morceaux de patate découpés en forme de petits poissons, quand ces derniers viennent à manquer les jours de gel².

La grande industrie paraît alors en Angleterre. « La vieille production allemande du papier nous fournit un modèle de la production de métier, nous dit Marx dans *Le Capital*, la Hollande, au XVII^e siècle, puis la France au XVIII^e, nous mettent sous les yeux la manufacture proprement dite, et l'Angleterre d'aujourd'hui la fabrication automatique³. »

Friedrich Engels, après deux années de séjour à Manchester, nous en résume la chronologie en 1845 en introduction de *La situation de la classe ouvrière en Angleterre*⁴. Quant à notre confrère de l'Université de Bourgogne, François Jarrige, il nous détaille dans *Au temps des « tueuses de bras »* à la fois l'invasion des machines et les résistances de cet « âge des inventions »⁵.

¹ François Jarrige, *Au temps des « tueuses de bras »*. *Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses universitaires de Rennes, 2009.

² C'est en tout cas le récit mythologique répandu en Belgique. L'historiographie espagnole offre quant à elle la primeur de la « frite » à Sainte Thérèse d'Avila. Pour plus de croustillants détails, rendez-vous au Musée de la frite, à Bruges.

³ Karl Marx, *Le Capital*, ch. XIV « Machinisme et grande industrie », Flammarion, 1985, p. 409.

⁴ 2011 pour les éditions Science marxiste.

⁵ *Au temps des « tueuses de bras »*, *op.cit.*

La « révolution industrielle » éclate dans les comtés du Lancashire (Manchester, Liverpool, Wigan, Preston) et du Yorkshire (Sheffield, Leeds). Ces régions sont depuis longtemps les principales fournisseuses en laine du textile continental. Leurs villes drapières se sont développées grâce aux nombreux immigrés flamands invités là au XIV^e siècle par le roi Edouard III (1312-1377), puis réfugiés au XVI^e siècle, lors des guerres de religion. Ces deux comtés connaissent un essor fabuleux grâce au coton importé des Amériques, et à des innovations dans le travail du fil, dues non pas à des diplômés de Stanford ou du MIT, mais à des ouvriers parfois incultes.

C'est à Blackburn dans le Lancashire, ville drapière depuis le XIII^e siècle où s'installèrent nombre de Flamands, qu'en août 1764, le tisserand-charpentier James Hargreaves (1720-1778) met au rebut l'antique rouet à main ou à pédale, cet outil à *filer* – à créer des fils. Hargreaves invente la *jenny*, ou *spinning jenny*, un métier à filer le coton auquel il donne le nom de sa fille Jenny. Grâce à une manivelle reliée à huit quenouilles alignées verticalement, la fileuse (puisque le métier est féminin) fait désormais le travail de huit, puis douze, puis seize ouvrières. La productivité se multiplie d'autant, et une cinquantaine d'ouvriers détruisent à coups de bâtons, six de ces machines voleuses d'ouvrage dès le mois de juin 1769 à Turton, Bolton et Bury.

En dépit de ces destructions, le procédé d'Hargreaves révolutionne l'organisation du travail domestique. Comme l'explique Engels, un tisserand faisait jusqu'alors travailler trois fileuses et n'avait jamais assez de fil pour tisser à plein temps. Grâce à la *jenny*, le tisserand a désormais suffisamment de fil pour se spécialiser, et abandonner ses occupations agricoles. L'atelier familial se spécialise à son tour – soit dans le filage, soit dans le tissage – et la famille sombre dans la classe des « *working men* », la classe des prolétaires, spécialisés et mécanisés. On estime que ces ouvriers à domicile employaient environ 20 000 *jennies* en 1780. Si le travail demeure familial, le fil perd en qualité.

En 1768, quatre ans après l'invention d'Hargreaves, Richard Arkwright (1732-1792), un barbier perruquier de Preston, autre ville drapière, améliore le modèle. Devenu ingénieur et entrepreneur, Arkwright aligne des rouleaux de différentes tailles de sorte à opérer une torsion du fil. Le fil devient plus résistant et peut donc être filé plus vite. Le métier à filer d'Arkwright peut alors être actionné par une force sur-humaine. D'où sa *spinning throstle* ou *water frame* (métier à filer hydraulique), actionnée par des chevaux, dans sa fabrique de Nottingham, avant l'ouverture d'une filature motorisée par un moulin à eau sur la Derwent, à Cromford dans le Derbyshire, au sud de Manchester. Les usines de la vallée de la Derwent seront inscrites au Patrimoine mondial de l'UNESCO en 2001.

De plus grande envergure que la *jenny* d'Hargreaves, la *water frame* d'Arkwright quitte le domicile des fileurs, trop étroit, et s'installe dans une filature dédiée. Son usine de Cromford se développe à tel point que la main d'œuvre vient à manquer. Arkwright fait venir des familles nombreuses, extérieures à la ville, et les loge dans des *cottages* qu'il bâtit à leur usage. Il semble donc que *Sir* Richard Arkwright soit le premier industriel bâtisseur de quartier ouvrier.

Mais Arkwright est aussi un *manager* moderne qui adapte la discipline manufacturière aux moyens de production mécaniques. « L'ordre faisait défaut dans la manufacture basée sur le dogme scolastique de la division du travail, et Arkwright a créé l'ordre », relève encore Marx⁶. L'usine d'Arkwright fonctionne 24h/24, et les ouvriers travaillent treize heures durant – dès l'âge de sept ans – non plus au rythme imposé par les manufacturiers, mais par la machine *autocrate*, et le débit de l'eau qui en imprime la vitesse. La discipline collective ne *doit pas* être stricte. Elle *l'est* – de fait. Au son des cloches de 5h et 17h, les retardataires trouvent porte close

⁶ Marx citant le Dr. Ure, *Le Capital*, op. cit., Livre 1, p.397.

et perdent une journée de salaire. Les deux tiers des ouvriers d'Arkwright sont des enfants qui travaillent comme leurs parents et sous leur surveillance, y compris dans l'équipe de nuit. En authentique *progressiste*, Arkwright accorde à ses 1 150 ouvriers une semaine de vacances par an et commande une machine à vapeur, dès 1777, à l'ingénieur James Watt (1736-1819), afin de ne plus dépendre du débit de la Derwent, ni de la main d'œuvre locale. Les usines s'installeront désormais dans les grosses villes populaires, où la main d'œuvre abondante est à vil prix, et non plus sur les cours d'eaux ruraux où elle est hors de prix.

Samuel Crompton (1753-1827), un ouvrier et inventeur de Bolton – encore une ville peuplée d'ouvriers textile flamands au XIV^e siècle, et aujourd'hui située dans le Grand Manchester – innove en 1779, en articulant le *water frame* d'Arkwright à la *jenny* d'Hargreaves afin d'aboutir à la *mule-jenny*. Crompton améliore également le processus de cardage, la phase antérieure au filage, qui consiste à peigner l'écheveau de coton brut. La qualité du fil rejoint celle des fileurs à main tout en multipliant encore la productivité. Tous ces progrès rencontrent hélas l'ingratitude ouvrière. La guerre d'indépendance américaine (1775-1783) entraîne une crise du coton qui frappe les ouvriers déjà éprouvés et concurrencés par les machines. Des émeutes détruisent les *mule jennies* de Crompton – en français les jeannettes – et les *water frame* d'Arkwright dès le mois de septembre 1779 dans le Lancashire. Le 4 octobre 1779, son usine de Birkacre, près de Chorley, équipée de ses *water frames*, est détruite.

« Une foule grotesque d'émeutiers s'était assemblée alentour, armée de façon guerrière ; après avoir brisé la porte du bâtiment, les émeutiers sont entrés dans les salles, ont détruit la plupart des machines, et ensuite ont mis le feu qui a détruit le bâtiment et tout ce qu'il contenait⁷ »,

se plaint un industriel de la Chambre des Communes.

« Ils sont arrivés à 2h et à 4h tout était détruit, la grande roue, et l'usine incendiée⁸. »

L'incendie se répand dans tout le comté du Lancashire, enflammant Blackburn, Wigan, Bolton, Preston, Manchester. Le 6 octobre, les fabricants de Wigan acceptent d'arrêter les machines. Puis les autorités envoient la troupe depuis Liverpool pour mater la rébellion.

Les machines à vapeur de Watt se répandent dans les filatures. Des ouvriers de Manchester s'introduisent en mars 1792 dans l'usine de George Grimshaw pour incendier une douzaine de métiers à vapeur. La *mule jenny* motorisée s'impose néanmoins, signant, suivant les mots d'Engels, « la victoire du travail mécanique sur le travail manuel ».

« Les conséquences en furent d'un côté une chute rapide des prix de tous les produits manufacturés, l'essor du commerce et de l'industrie, la conquête de presque tous les marchés étrangers non protégés, l'accroissement rapide des capitaux et de la richesse ; de l'autre côté, accroissement encore plus rapide du prolétariat, destruction de toute propriété, de toute sécurité du gagne-pain pour la classe ouvrière, démoralisation, agitation politique, et tous ces faits qui répugnent tant aux Anglais possédants⁹. »

On doit à Marx, dans le livre 1 du *Capital* (1867), la compréhension à la fois des transformations techniques du travail, et de leurs implications sur les conditions de travail et l'extorsion de la

⁷ *Au temps des « tueuses de bras », op.cit.*

⁸ *Home Office Papers*, 1799.

⁹ *La situation de la classe ouvrière en Angleterre, op. cit.*

plus-value. Contrairement à bien des observateurs de son époque, Marx discerne la « machine-outil » du simple outil ; la première, « ayant reçu le mouvement convenable [de son ingénieur], exécute avec ses instruments les mêmes opérations que le travailleur exécutait auparavant avec des instruments pareils. »

Une première « révolution s'est accomplie alors même que l'homme reste le moteur. »

Bientôt, l'homme lui-même, cet être limité et imparfait, cède son rôle de moteur à d'autres forces naturelles (le cheval, l'eau, le vent), elles-mêmes encore trop imparfaites, car inconstantes et dépendantes d'aléas extérieurs comme le climat, la géographie, la puissance du vent et le débit de l'eau. « Ce n'est qu'avec la machine à vapeur à double effet de Watt, précise Marx, que fut découvert un premier moteur capable d'enfanter lui-même sa propre force motrice. »

Avec ce moteur à feu, la machine-outil s'actionne elle-même, tout le temps et par tous les temps, du moins tant que l'approvisionnement en houille le permet. Débarrassée de l'homme et de l'environnement comme forces motrices, l'usine leur impose son mode de production, et son mode d'organisation :

« Citadin et non campagnard comme la roue hydraulique, [le moteur] permet de concentrer la production dans les villes au lieu de la dissémination dans les campagnes. Enfin, il est universel dans son application technique, et son usage dépend relativement peu des circonstances locales¹⁰. »

Effet cliquet. Les puissants l'emportent sur les dilettantes, la machine sur l'humain, les gros propriétaires sur les petits, le capital sur le travail, et l'exploitation sur l'autonomie. Le mouvement est implacable. Nulle corporation, nulle province, nulle barrière douanière ne peut lui résister. En un éclair, l'usine et ses machines-outils motorisées se répandent du Lancashire à toute la Grande-Bretagne pour gagner le continent entre Normandie et Belgique ; là où les échanges avec l'Angleterre sont les plus étroits. Reste que, suivant François Jarrige et les auteurs qu'il cite, les conflits entre ouvriers et machines dans le Lancashire s'éteignent après 1780, à mesure que les innovations techniques réintègrent une main d'œuvre masculine et qualifiée.

« En l'espace d'une génération, non seulement on assiste donc à un transfert de main d'œuvre, mais les nouveaux fileurs issus en majorité du monde artisanal veulent en outre transposer dans l'usine les caractéristiques du travail artisanal : salaire plus élevé, autonomie, fonction managériale de contrôle d'une équipe. A ce titre, l'ouvrier des filatures mécaniques embauche et rétribue lui-même ses aides. Loin d'aboutir à une déqualification du travail et à une perte d'autonomie, la première génération des mécaniques de filature a plutôt favorisé l'émergence d'une nouvelle "aristocratie du travail"¹¹ ».

Quant à l'histoire de l'industrialisation continentale, elle fut quelque peu délaissée par les économistes et les historiens, qu'ils soient subjugués ou révoltés par l'industrie anglaise. Et par Marx lui-même, qui rédigea pourtant *L'idéologie allemande* puis *Le manifeste du parti communiste* durant son exil à Bruxelles de 1845 à 1848. L'industrialisme belge mérite pourtant ce chapitre – qui débute sous domination française.

La Belgique, comme toute l'Europe d'ailleurs, plonge dans le tourbillon de la Révolution. Après que les Lillois aient résisté au siège autrichien de 1792, et défendu la République contre les

¹⁰ *Le Capital*, op. cit., chap. XIV « Machinisme et grande industrie », pp. 400-405

¹¹ Cf. *Au temps des « tueuses de bras »*, op.cit. p.30

monarchies coalisées, les troupes françaises terrassent l'ennemi impérial lors de la bataille de Fleurus du 26 juin 1794, livrée sur le sol belge et marquée par une innovation : l'observation du champ de bataille par L'Entreprenant, un ballon qui communique aux troupes françaises les mouvements de l'ennemi. Elles s'emparent des « Pays-Bas autrichiens ». Soit les neuf départements « belges » d'abord annexés à la République française, avant de l'être par l'Empire de Napoléon, qui mettent fin, ici aussi, à la vieille société féodale.

Un vaste marché s'ouvre au charbon et à la sidérurgie du plat pays, fouettant encore son renouveau économique. Mais c'est l'importation des innovations anglaises qui déclenche réellement la transition industrielle annoncée plus haut. En Flandres, ces importations sont le fait d'un homme d'affaires injustement oublié, trafiquant de machines et espion industriel, le Gantois Lievin Bauwens.

Bauwens naît en 1769 à Gand d'une famille de commerçants, trafiquants de marchandises coloniales, notamment vers l'Angleterre. Entre 1782 et 1798, il effectue non moins de trente-deux voyages au Royaume-Uni où il s'enquiert des dernières avancées de l'industrie cotonnière, flairant le saut technologique en cours outre-Manche¹². Bauwens est ressortissant français, en 1797, quand il achète à James Watt en personne la première machine à vapeur du continent européen – officiellement pour moulinier le grain. Il retourne en Angleterre l'année suivante, en quête cette fois de la machine à tisser de Samuel Crompton, la célèbre *mule jenny*. L'histoire est si rocambolesque, et symbolique, qu'on se demande pourquoi la RTBF n'en a pas tiré une série télé. Imaginez Bauwens courant les arrière-salles de *pubs*, de préférence la nuit, le regard méfiant, déliant les langues des ouvriers et des ingénieurs à coups de shillings et de tournées de bière, perçant les secrets protégés des filatures modernes. Après quelques tentatives infructueuses, Bauwens parviendrait à soudoyer des ouvriers cotonniers de Londres pour qu'ils sortent une *jenny* de leur filature, en pièces détachées. Ils l'emmèneraient ensemble en catimini, déguisés en marchands de harengs, jusqu'au port de Southampton, où des dockers dans la combine embarqueraient la machine en plusieurs voyages, à la barbe des douaniers.

Cette contrebande de *mule jenny* est tout, sauf de la fiction. S'il est une réalité évidente alors aux Anglais, c'est que les « transferts de technologie » sont des transferts de richesse et de puissance. Il faut être vraiment stupide et cupide à courte vue pour livrer à ses rivaux et adversaires les moyens de vous surpasser, comme les occidentaux le font depuis bientôt 50 ans avec la Chine. A telle enseigne qu'une loi de 1719, demeurée en vigueur jusqu'en 1825, interdit l'émigration des artisans. Quant aux machines, leur exportation reste prohibée jusqu'en 1843. D'autres s'y sont risqués avant Bauwens. Ainsi François-Bernard Boyer-Fonfrède (1767-1845), canaille intrépide et capitaine d'industrie libéral, issu de vieille famille noble et bourgeoise, qui, en 1791, se lance à Toulouse dans la fondation d'une manufacture textile de 1500 ouvriers. Encore un film d'aventures, tiens. Profitant d'une courte paix entre le Royaume-Uni et la République française, Boyer-Fonfrède se rend à Manchester grâce à l'aide d'un ouvrier alsacien, un certain François Albert. Il réussit à en ramener des machines à tisser, des plans de machine et huit ouvriers, dont Isaac Gouldbroof, un juif de Leeds, qui s'y entend à construire des machines. Il ne laisse derrière lui que le malheureux François Albert, aussitôt arrêté et condamné à 5 ans de prison et 500 livres d'amende. Ce qui lui coûtera neuf ans plus tard, de copieux dommages et intérêts.

Bauwens ramène également des ouvriers avec lui. C'est à Hambourg, seulement, qu'il leur dévoile son plan : « Je crée un second Manchester », déclare-t-il avec son accent flamand, et il aura besoin d'eux pour diriger l'entreprise – car sans technicien, le capital n'est rien. Mais pour le moment, les provinces belges sont secouées par une révolte paysanne. Partie du Brabant en

¹² Pieter de Reu dans *Une histoire mondiale des Flandres*, éd La Renaissance du Livre et Ons Erdeel vzw, 2020.

octobre 1798, une insurrection contre-révolutionnaire, menée contre la France et sa République, gagne la Flandre, les régions de Liège et de Luxembourg, avant d'être matée par les troupes françaises deux mois plus tard.

Bauwens installe ses premières machines à l'abri des soubresauts politiques dans l'ancien couvent des Minimes de Passy, non loin de Paris. Puis il fabrique lui-même et vend des *jennys*. En 1801, il déplace sa filature à Gand, dans une ancienne abbaye nationalisée elle aussi par la Révolution, et dans laquelle il emploie surtout des détenus, une main d'œuvre fort bon marché¹³. Il ouvre enfin sa deuxième filature à Tronchiennes, toujours aux environs de Gand, et reste plusieurs années le principal fabricant de *mule jenny* de la République française, qui comprend alors la France actuelle et les « départements belges ».

Bauwens – l'oublié, l'inconnu – est l'intrépide contrebandier de ces deux inventions qui feront de la Belgique, la deuxième puissance industrielle mondiale : la machine à vapeur et la *mule jenny*.

Mais c'est du sud francophone, en « Wallonie » où les sous-sols regorgent de houille et de fer, que le pays tire sa richesse. A Verviers, centre lainier déjà imposant, la « révolution mécanique » est « précoce », selon l'historien liégeois Pierre Lebrun¹⁴. Elle sera aussi massive. En 1846, sur les 18 000 ouvriers de l'industrie lainière belge, 13 000 travaillent dans la région de Verviers. La révolution industrielle du textile y débute quand deux industriels lainiers, les dénommés Biolley et Simonis, recrutent en 1799 William Cockerill, un mécanicien anglais du Lancashire. Cockerill met au point pour eux une machine à carder et filer la laine inspirée d'un modèle anglais. Avec cette machine, trois adultes et six enfants font le travail de cent fileurs ! La moitié des artisans fileurs à domicile disparaissent au profit d'ouvriers moins payés, parfois des enfants de neuf ans. Les affaires sont bonnes. L'industriel Biolley construit la première « ville-usine » du continent, dans laquelle il loge 800 familles. Fort de son succès, Cockerill fait venir sa famille d'Angleterre, dont son futur gendre James Hodson qui monte une usine de fabrication de ces machines à filer. Hodson répand les mécaniques Cockerill dans la région et jusqu'à Sedan¹⁵. Non sans heurts. Un premier feu criminel détruit en 1807 l'usine Godart de Verviers, et en décembre le fabricant Godin se plaint auprès du préfet que « l'établissement des mécaniques indispose les ouvriers ». En juillet 1810, l'ancien couvent des Récollets, transformé lui aussi en usine, brûle à son tour. « Une infinité de témoins ont entendu dire de beaucoup de spectateurs que c'était un bien que ces machines à filer brûlassent », rapporte encore le bourgmestre. Le sous-préfet de confirmer le « mauvais esprit des ouvriers contre l'établissement des mécaniques » à tondre. Le maire de conclure « *que tous les articles (de presse) concernant les briseurs de métiers sont goûtés et applaudis*¹⁶. »

A l'époque française, le Flamand Bauwens, contrebandier de « machines à feu » et de *mule jenny*, et l'Anglais Cockerill inventeur de machines à filer et carder, reproduisent et diffusent les innovations anglaises. Les premières *mule jenny* apparaissent à Roubaix en 1804 et propulsent les vieilles, grandes et très catholiques familles féodales vers les cimes du capitalisme. Les Motte, les Prouvost, Toulemonde, Pollet, Mulliez et plus tard Arnault connaîtront des succès parfois planétaires avec La Redoute, Les Trois Suisses, Phildar, La

¹³ Le nombre de couvents, de monastères, d'abbayes devenus des usines laïques avec la Révolution est significatif de *La Religion industrielle*. Cf. Pierre Musso, *La Religion industrielle*, ch. 6, « Le théâtre usinier ».

¹⁴ *Croissance et industrialisation. L'expérience de l'industrie drapière verviétoise (1750-1850)*, 1960, cité par Jarrige, *op. cit.*

¹⁵ « La classe ouvrière saisie par la révolution industrielle à Verviers, 1800-1810 », Gayot Gérard, *Revue du Nord*, 2002/4 (n° 347).

¹⁶ *Idem.*

Lainière, Pingouin et jusqu'à aujourd'hui avec Decathlon, Kiabi, Jules, Promod, LVMH – pour ne citer que les entreprises textiles.

Quant aux machines à vapeur, elles entrent dans l'extraction de la houille en 1807, et quatre départements « belges » produisent à eux seuls la moitié du charbon français. Les hauts fourneaux liégeois, produisent déjà 20 % du métal de l'Empire, mais nous y reviendrons.

On ne sait pas exactement quand ni comment les mots « houille » et « usine » se diffusent en France, mais ils sont bien originaires des Pays-Bas francophones. Le signifiant suivant en toute logique le signifié.

« Usine » est un mot dialectal : *oechevine*, *ouchine*, *wisine*, *uisine* désignent d'abord l'atelier du brasseur, probablement équipé d'un moulin à eau. Le mot vient du latin *officina* (atelier, fabrique), qui donna « ouvrage » en français. Jusqu'au XVIII^e, « usine » s'applique aux ateliers qui recourent à la force hydraulique, et en particulier aux forges (*fucina* en italien), si développées dans la région de Liège. L'usine l'emporte donc naturellement sur les mots de *fabrique* et de *manufacture* avec la généralisation des moteurs non plus à eau, mais à houille.

Le mot « houille » désigne quant à lui le charbon naturel, ou charbon de sol, qui n'est pas le produit de la carbonisation du bois – *eul carbon*, en bon Picard. Il vient de *oille*, formé du wallon *hoye* et du liégeois *hulhes*. Les premiers houilleurs wallons forment le mot à partir du francique *hukila* qui signifie « motte » et donne *hokke* en moyen néerlandais, et *hocke* en allemand. L'extraction de la houille se développe le long d'un axe entre Mons et Liège, en passant par Charleroi et La Louvière. Les houilleurs belges ne verront pas arriver le *coke* avant l'importation des procédés métallurgiques venus du nord de l'Angleterre.

Outre-Quévrain, les départements belges restent français jusqu'aux défaites de Napoléon face à la Réaction européenne, dont celle de Waterloo le 18 juin 1814. Le Congrès de Vienne, en 1815, restaure partout l'Ancien Régime. Louis XVIII (1755-1824), frère cadet de Louis XVI (1754-1793), hérite de la couronne de France. La « Belgique » retrouve la Hollande pour former une dernière fois (?) les grands Pays-Bas de Charles Quint. En toute *légitimité*, le fils du dernier *stadhouder* reçoit le titre de roi des Pays-Bas : Guillaume 1^{er} d'Orange-Nassau (1772-1843), dit le « roi marchand » ; par ailleurs souverain du Grand-Duché de Luxembourg. C'est-à-dire qu'il règne en fait sur le Benelux. Une entité économique et culturelle née de traités signés entre gouvernements en exil, à Londres, en septembre 1944 ; et qui rassemble aujourd'hui 29 millions de bénéluxiens (dont 80% de néerlandophones), sur 74 657 km². Soit *grosso modo*, la moitié de la population de la France sur 1/7^e de son territoire.

Guillaume, le roi marchand, crée en 1822 avec ses deniers personnels la *Société générale pour favoriser le développement de l'industrie nationale*, dont le nom dit assez l'objet, et en 1824 la *Société de commerce*, pour « la promotion du commerce, de la navigation, de la construction navale, de la pêche, de l'agriculture et de la fabrication ». Bref la société pour la promotion de tout ce qui produit, transporte et rapporte. Guillaume entend ainsi refonder la célèbre V.O.C¹⁷ qui fit la richesse néerlandaise du « siècle d'or », dissoute en 1800. Et relancer le commerce avec les colonies. C'est à cette *Société de commerce* que s'en prendra le roman *Max Havelaar* de l'anarchiste Edouard Dekker, *alias* Multatuli (1820-1887), paru en 1860.

Grâce à ces deux sociétés royales, l'argent des colonies hollandaises irrigue le tissu industriel du sud – avec retour sur investissement. Mais la sidérurgie wallonne, au début du règne de Guillaume, fait encore figure de nain, comparée au géant anglais. Les maîtres des forges ronronnent sur leurs rentes, ignorants des dernières innovations anglaises, et chauffent encore le minerai de fer au charbon de bois ! Ajoutez à cette inertie technique la piètre qualité du fer extrait en Belgique, et le Ministre de l'Industrie commande à un industriel de Namur,

¹⁷ 1602, *Vereenigde Oostindische Compagnie*, Compagnie néerlandaise des Indes orientales.

M. d'Artigues, un rapport sur les moyens de prévenir la ruine de la sidérurgie wallonne. On y trouve, parmi bien d'autres, cette recommandation :

« Pour pouvoir remplir une telle mission, il faudrait un homme plus instruit que ne sont nos maîtres de forges ; un tel homme doit être profond mathématicien pour concevoir et diriger la construction de nouveaux fourneaux ; il doit être versé dans la pyrotechnie [...] ; enfin, il faut être bon chimiste pour parvenir à composer les fondants les plus favorables pour nos diverses espèces de minerai¹⁸. »

On ne peut faire confiance aux seuls capitalistes, il faut un homme ingénieux, curieux, doté d'un esprit scientifique et pratique. Cet homme sera Gerhard-Moritz Roentgen (1795-1852), ancien officier de marine et dirigeant d'un important chantier naval de Rotterdam – il construira le premier navire à vapeur de la *Société de commerce*. Roentgen a l'avantage d'avoir l'oreille, et un certain accès au porte-monnaie, du roi Guillaume. Celui-ci l'envoie le 21 juillet 1821 en Angleterre à la recherche des dessins et mesures des fourneaux et machines employés par l'industrie métallurgique. Roentgen observe la construction de bateaux à vapeur, visite les mines et les usines de Birmingham, voyage à Liverpool et jusqu'en Écosse, revient à Londres et Portsmouth avant de clore son périple au Pays de Galles. Cinq mois d'espionnage industriel durant lesquels il consigne les dernières avancées techniques des chantiers navals, des mines, des hauts fourneaux, des filatures. Il publie à son retour un rapport de 200 pages qu'il présente au gouvernement le 24 août 1822. L'équivalent d'un « Plan pour l'innovation » que rédigerait aujourd'hui un Jacques Attali ou un fonctionnaire de Bercy ou du Commissariat général au Plan. Son plan insiste sur l'utilisation de la houille que font les Anglais dans la fonte du minerai de fer, et sur la puissance de leurs marteaux-pilons. Outre sa puissance, l'avantage de la houille, dit-il, est l'affranchissement des contraintes naturelles, des cascades et du débit des fleuves. Roentgen propose de moderniser les hauts fourneaux sur le modèle anglais. Mais la matière première n'est rien sans matière grise. Roentgen regrette que la métallurgie wallonne soit dirigée par des patrons ignorants des « connaissances professionnelles », formés aux langues anciennes plutôt qu'à la chimie, la mécanique, la minéralogie. Il propose la création d'une école supérieure de la métallurgie, mais aussi d'un musée des arts et métiers qui exposerait l'état des recherches au grand public.

Pour le succès de son « Plan pour l'innovation » inspiré des Anglais, Roentgen glisse auprès du gouvernement et du roi le nom de John Cockerill (1790-1840), fils de William Cockerill (1759-1832), lui-même patron dynamique de fourneaux et de mines dans la région liégeoise. Voilà leur homme de main. Celui qui aura la charge de moderniser l'appareil productif des Pays-Bas, de fabriquer les machines à vapeur pour l'extraction minière, le raffinage du minerai, le développement des industries navale et ferroviaire. Le monarque Guillaume d'Orange, *via sa Société générale*, prête en 1823 à John Cockerill les fonds nécessaires à la construction d'une ligne de chemin de fer, d'un haut fourneau alimenté au coke, de laminoirs, d'une raffinerie, et de plusieurs chaufferies¹⁹. Le contrat impose qu'en retour l'industriel ne se fournisse en matières premières qu'aux Pays-Bas, qu'il réserve ses machines à vapeur pour bateaux aux chantiers navals de Rotterdam (ceux de Roentgen), et qu'il laisse l'accès à ses usines aux maîtres des forges soucieux de se familiariser avec les techniques modernes. L'investissement de Guillaume, sur la tête et les forges de Cockerill, connaît une réussite époustouflante : au point qu'au milieu du siècle, l'usine Cockerill de Seraing devient la plus grande du monde, avec 4 200 ouvriers fourmillant sur 57 hectares. Les usines Cockerill appartiennent aujourd'hui à

¹⁸ Cité par M.-G. de Boer, « Guillaume 1^{er} et les débuts de l'industrie métallurgique en Belgique », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1924.

¹⁹ Cf. « Guillaume 1^{er} et les débuts de l'industrie métallurgique en Belgique », *art. cit.*

Arcelor Mittal. Un tel panorama industriel, brut, grondant et fumant, fascinera plus tard Victor Hugo, en voyage en Belgique :

« Là-bas, dans les futaies, au pied des collines brunes et velues de l'occident, deux rondes prunelles de feu éclatent et resplendent comme des yeux de tigre. Ici, au bord de la route, voici un effrayant chandelier de quatre-vingts pieds de haut qui flambe dans le paysage et qui jette sur les rochers, les forêts et les ravins, des réverbérations sinistres. Plus loin, à l'entrée de cette vallée enfouie dans l'ombre, il y a une gueule pleine de braise qui s'ouvre et se ferme brusquement et d'où sort par instants avec d'affreux hoquets une langue de flamme.

Ce sont les usines qui s'allument.

Quand on a passé le lieu appelé la Petite-Flemalle, la chose devient inexprimable et vraiment magnifique. Toute la vallée semble trouée de cratères en éruption. Quelques-uns dégorgent derrière les taillis des tourbillons de vapeur écarlate étoilée d'étincelles ; d'autres dessinent lugubrement sur un fond rouge la noire silhouette des villages ; ailleurs les flammes apparaissent à travers les crevasses d'un groupe d'édifices. On croirait qu'une armée vient de traverser le pays, et que vingt bourgs mis à sac vous offrent à la fois dans cette nuit ténébreuse tous les aspects et toutes les phases de l'incendie, ceux-là embrasés, ceux-ci fumants, les autres flamboyants.

Ce spectacle de guerre est donné par la paix ; cette copie effroyable de la dévastation est faite par l'industrie. Vous avez tout simplement là sous les yeux les hauts fourneaux de M. Cockerill²⁰. »

On vous épargne les plaintes de Bernard Lavilliers, à la fermeture des fonderies wallonnes, 150 ans plus tard, grâce auxquelles la ville de Charleroi peut s'enorgueillir aujourd'hui du titre de « ville la plus laide du monde ».

L'industrialisation de la Belgique, entamée sous l'Empire et accélérée sous Guillaume, est dans les années 1820 fulgurante – trop, disent certains. Alors qu'il ne restait que 200 ouvriers cotonniers à Gand en 1802, leur nombre passe à 10 000 en 1810, atteint les 150 000 dans toute la Flandre en 1830, et 220 000 dans les provinces du sud. Le vieux *putting out system*, le travail rural, à domicile, patronné par un marchand, cède le pas au travail en usine. Verviers passe de 10 000 à 19 000 habitants entre 1815 et 1830²¹. Un phénomène d'exode rural accéléré par la spoliation des terres et forêts communales.

Comme le remarquera Engels à Manchester vingt-cinq ans plus tard, la classe ouvrière bascule dans la misère des grandes villes – les ouvriers belges sont payés moitié moins que les anglais. Elle tangué entre les crises de « surproduction » à répétition, que provoque nécessairement la mécanisation du travail ; et les alternances de libre-échange et de protectionnisme. Sans cesse les marchés, favorisent ou interdisent les exportations, et peuvent jeter d'un jour à l'autre des milliers de travailleurs au chômage.

L'historien marxiste Maurice Bologne (1900-1884) soutient dans *L'insurrection prolétarienne de Belgique en 1830*, que la révolution belge est *d'abord* une révolte sociale dirigée contre la « bourgeoisie », avant d'être volée, détournée par celle-ci en insurrection nationale anti-orangiste, désignant Guillaume comme le bouc-émissaire de tous les malheurs²². Une thèse que

²⁰ *Le Rhin, lettres à un ami, Lettre VII*, 1842.

²¹ « La classe ouvrière saisie par la révolution industrielle à Verviers, 1800-1810 », *art. cit.*

²² 1929, éditions Aden, 2005.

n'aurait pas contredite Henri Pirenne (1862-1935), le grand médiéviste et historien de la Belgique. Précisons quant à nous, au vu des destructions de machines avant et pendant l'insurrection, que cette révolte sociale est *d'abord* une insurrection « luddite », une révolte contre les industriels et leurs sataniques machines, pourvoyeuses de crises, de chômage, d'aliénation, de déchéance.

« Le tonnage au port d'Anvers double en dix ans, précise Bologne ; des canaux sont creusés, dont celui de Bruxelles à Charleroi ; la canalisation de la Sambre est achevée en 1829 ; des nouvelles routes pavées sont établies. Avec l'aide de Guillaume, de grandes industries capitalistes surgissent dans les provinces du sud, à Gand (*Phénix*), à Seraing (*Cockerill*), dans le Hainaut.

Aussi la popularité du roi, l'inspirateur de la politique économique des Pays-Bas, était-elle grande dans le monde des affaires des provinces belges. Quand il y fit un voyage en 1829, à la veille même de la Révolution, la bourgeoisie lui fit un accueil délirant. Ce fait montre clairement que la politique néerlandaise était conforme aux intérêts de la bourgeoisie belge²³. »

La bourgeoisie industrielle doit au roi Guillaume son développement industriel et capitaliste, sa richesse, ses débouchés coloniaux. A l'époque, et la chose peut surprendre le lecteur français, la classe industrielle belge est souvent d'origine nobiliaire, voire cléricale : « Les plus grands seigneurs du pays, souligne Bologne, tels Mercy d'Argenteau, d'Oultremont et d'Aremberg, ont demandé des concessions de mines au gouvernement hollandais. » La classe industrielle n'exprime à l'égard de Guillaume que des griefs d'ordre politique : elle réclame la liberté de la presse, la liberté de l'enseignement (religieux), et sa meilleure représentation dans les instances politico-administratives dominées par les Hollandais – bref, le pouvoir politique correspondant à son pouvoir économique. Cette bourgeoisie est avant les troubles représentée par deux partis : le parti catholique, agraire et nobiliaire, et le parti libéral, urbain et industriels. Les deux s'unissent en 1828 pour porter leurs revendications constitutionnelles et politique. Nul dessein séparatiste n'apparaît chez eux à l'époque.

Alors que les seigneurs de la grande industrie s'enrichissent, les ouvriers subissent une succession de crises économiques. Une famine s'abat en 1817 sous les effets conjoints de la concurrence anglaise, de mauvaises récoltes, et d'impôts insupportables sur la farine et l'abattage. Des émeutes de la faim éclatent cette année-là. Les affamés s'attaquent aux agents du fisc, aux boulangeries, aux moulins. Ils accusent les nouvelles machines qui, chaque fois qu'on les introduit dans tel ou tel secteur, les jettent dans le dénuement. Une *mule jenny* adaptée au travail de la laine s'impose en 1818 dans les usines de Verviers. Puis viennent les tondeuses mécaniques, des machines capables de nettoyer la laine filée. En janvier 1819, des tracts distribués en ville appellent les tondeurs à « détruire » ces nouvelles mécaniques. L'année suivante, des groupes d'ouvriers arpentent les usines pour débaucher leurs camarades. Mais la police intervient et le bourgmestre fait interdire les tondeuses – pour un temps.

A partir de 1824, les prix des matières premières s'envolent : le prix du pain double en six ans cependant que les salaires stagnent désespérément. Pendant ce temps, la concurrence anglaise oblige à l'intensification du travail par l'introduction de machines et le chômage menace les ouvriers. L'usine de Stalle à Uccle, qui blanchit et teint les draps dans la banlieue de Bruxelles, est rachetée en 1825 par deux Anglais, les frères John et Thomas Wilson, qui ont besoin d'un pied à terre aux Pays-Bas pour accéder au marché protégé des colonies hollandaises. Ils font partie de ces Anglais débarqués sur le continent avec leurs techniques nouvelles, telle la famille Cockerill. Comme Bauwens, comme d'autres après lui, les frères Wilson contournent les

²³ *Idem.*

interdictions d'export des machines textiles par la contrebande. Puis ils commandent une machine à vapeur à Cockerill en 1830 pour leur usine. Selon Bologne, 218 nouvelles machines sont encore introduites dans le Hainaut et à Liège en 1829. L'exaspération n'attend plus que d'éclater.

Les Parisiens tirent le premier coup de feu de l'insurrection en juillet 1830, plus précisément les ouvriers typographes des imprimeries. C'est alors la naissance des journaux à grands tirages grâce aux récentes presses mécaniques. Or, non seulement le roi Charles X s'apprête à restreindre la liberté de la presse, mais les typographes multiplient depuis quelques années leurs griefs à l'encontre de ces nouvelles machines qui leur volent leur travail. Ils envahissent, le 29 juillet, neuf imprimeries, et en détruisent les presses. Ils fondent ensuite sur l'Imprimerie royale, accèdent aux ateliers de mécaniques où, « à l'aide de marteaux, de barres de fer et de crosses de fusil, ils frappèrent sur ces machines de manière à les mettre hors d'état de servir²⁴. » Cette révolte, surnommée « Les Trois glorieuses », renverse Charles X, le dernier Bourbon et frère de Louis XVI, au profit du roi libéral Louis-Philippe, et rétablit le drapeau tricolore à la place de celui à fleur de lys aux balcons de l'hôtel de ville.

La nouvelle arrive à Bruxelles début août. Elle électrise les ouvriers à bout de misère. Des typographes belges revenus de Paris alimentent la gronde et répandent la nouvelle tactique de la barricade. Des groupes sortent dans les rues, chantant *La Marseillaise* et arborant des cocardes bleu-blanc-rouge. Ils parcourent les estaminets à la recherche de l'esclandre. Le 25 août, on donne au théâtre *La Muette de Portici* dans laquelle les chants de révolte des Napolitains provoquent l'occupant espagnol. Tandis qu'à l'intérieur le public hurle les chants révolutionnaires, les ouvriers, dehors, saccagent les maisons de la police et des gens du gouvernement, pillant les armureries. L'insurrection dure toute la nuit. Le lendemain, dès 8h, les insurgés comptent leurs morts, et fondent sur l'hôtel de ville qu'ils prennent d'assaut pour y hisser le drapeau français. Qu'on se comprenne : le drapeau français ne signifie nullement la volonté d'un rattachement à la France, mais celle de faire aussi bien que les insurgés parisiens ; il s'agit d'un symbole républicain. Les ouvriers se retrouvent dans les estaminets de la rue Haute, vers 14h, pour établir leur emploi du temps de l'après-midi. Au programme : saccage des machines voleuses d'ouvrage, à la manière des luddites de Manchester et des typographes parisiens. Les ouvriers se ruent vers les faubourgs industriels aux cris de « Plus de mécaniques ! A bas les machines ! » À 20h, les fabriques de M. Basse à Terre-Neuve, les teintureries de M. Bosdevex à Forest, la manufacture Rey à Anderlecht, sont par terre, fumantes. « Le dommage s'élevait à plus d'un million de florins », précise Bologne. Dans la commune d'Uccle, Thomas Wilson croit pouvoir sauver son usine contre 2000 francs. À peine la négociation s'engage-t-elle qu'il court épauler son frère assiégé. Trop tard. La fureur populaire a pillé et saccagé sa maison quand il arrive sur place. Et la liesse l'oblige encore à s'éloigner sur les hauteurs, d'où il ne peut que constater l'incendie de son usine bien-aimée.

« Là, je fus témoin de la destruction d'une des premières et des plus rentables usines de coton du monde. Je l'avais portée à un tel degré de perfection après une réalisation pénible, et un travail de conception plus pénible encore qu'elle me rapportait dix-mille par an. Quand je vis les flammes s'élever, personne ne put penser que je pleurais. Non, mes nerfs étaient si tendus par la haine que mes doigts faisaient couler du sang à la paume de mes mains²⁵. »

²⁴ *Au temps des « tueuses de bras », op.cit.*

²⁵ *England's Foreign policy or Gren-Whigs and Cotton-Whigs with Lord Palmerston's Pet. Belgian constitution of Catholics and Liberals*, Thomas Wilson, 1852, pp 114-116.

Les industriels réclament l'intervention de la troupe royale, elle-même débordée. Ils organisent leur propre défense avec leur « garde bourgeoise » qui reprend aussitôt l'hôtel de ville, retire le drapeau français, et le remplace par le drapeau brabançon rouge-jaune-noir, inconnu de tous et créant une première confusion. La garde bourgeoise « fit feu pour la première fois sur la classe ouvrière en révolte. La propriété était plus sacrée que la "Patrie" », précise l'historien. La nuit du 26 est une nuit de combat entre la garde bourgeoise et le peuple en arme. Le lendemain, elle tire encore sur la foule rassemblée sur la Grand'Place. « La garde bourgeoise alla, ce jour-là, jusqu'à faire la triste besogne de l'armée du roi Guillaume. » Elle arrête 250 ouvriers le 28, dont le présumé meneur des bris de machines, le dénommé Fonteyn, qui ramasse 20 ans de prison. « Tout cela, écrit un bourgeois de Bruxelles qui sera plus tard membre du Congrès national, tout cela se fait, dit-on, pour la mouture et l'abattage et pour les machines à vapeur qu'on ne veut plus souffrir²⁶. »

La nouvelle court les cités industrielles du pays. Des émeutes éclatent à Malines, à Gand, à Bruges, dans le Borinage, et jusque dans les villes limitrophes d'Allemagne. À Liège, des ouvriers pillent la maison de Charles Cockerill, frère de John, le propriétaire de l'usine de Seraing. Verviers connaît le même déchaînement « luddite ». Les ouvriers s'emparent de l'hôtel de ville et des armes entreposées au grenier aux cris de « Vive Napoléon ! A bas Guillaume ! Brisons les machines ! » Ils pillent les demeures des agents du fisc, saccagent celle d'un notaire, s'apprentent à incendier le Mont-de-Piété. Les patrons Biolley et Simonis, qui font partie de la Commission de sûreté, se hâtent de mettre leurs tondeuses à l'abri des destructions. Les propriétaires de l'usine Coumont-Grosfils seront moins alertes. Les ouvriers s'emparent de leurs tondeuses aussitôt détruites. Le bourgmestre, acculé, ordonne une baisse de 30 % du prix du pain, restitue *gratis* les objets laissés au Mont-de-Piété, et fait interdire l'emploi des tondeuses mécaniques. Six jours plus tard, les esprits ayant refroidi, il explique que, finalement, elles sont indispensables à la prospérité de tous, et les remet en route une semaine plus tard.

La bourgeoisie, partout malmenée, envoie le 31 août à La Haye, une Adresse au roi Guillaume pour lui réitérer ses plaintes particulières. Nul dessein factieux. Guillaume, fort bon en affaires mais fort mauvais en politique, refuse tout net. Il menace d'envoyer 6000 hommes de troupe à Bruxelles avec son fils à leur tête, le Prince d'Orange. Les bourgeois vont à sa rencontre lui garantir de leur entière coopération, cependant que la population de Bruxelles élève déjà des barricades, à *la parisienne*, en travers des boulevards. Le Prince se rendra seul à l'hôtel de ville. Il entre dans Bruxelles le 1^{er} septembre, escorté par la garde bourgeoise, sous les jurons des vieilles femmes postées à leurs balcons. Poussé vers l'hôtel de ville, le Palais du peuple, le Prince prend peur, et il s'enfuit, au galop, piteux, vers son Palais royal.

Début septembre, l'effervescence révolutionnaire est à son comble. La bourgeoisie est prise entre deux feux. Elle se gratte la tête ; elle cherche, pour sauvegarder ses intérêts, une solution qui ne froisse ni le peuple ni le souverain. Elle envisage alors une séparation administrative de la Belgique et de la Hollande, gardant la famille d'Orange comme point de contact entre le nord et le sud. L'heure n'est pas encore à l'indépendance.

Le 6 septembre, une première troupe populaire tente une sortie vers l'armée hollandaise postée à Tervuren, puis fait demi-tour. Le 7, des ouvriers liégeois entrent dans Bruxelles, menaçants, rejoints bientôt par des mineurs du Borinage et des ouvriers flamands du textile. Les bourgeois créent le lendemain leur « Commission de sûreté publique ». Chargée de ramener l'ordre, elle menace de mater toute tentative de soulèvement.

Guillaume réunit les États-Généraux à La Haye le 13 septembre. Le 16, pour toute étude de texte, le peuple brûle le discours du roi sur la Grand'Place de Bruxelles. Alors qu'on discutait dans les Palais, les Liégeois, décidément farouches, prennent plaisir à multiplier les

²⁶ *L'insurrection prolétarienne de Belgique en 1830*, Maurice Bologne, 1929, *op. cit.*

« accrochages » avec les troupes hollandaises restées aux portes de la ville. Un jour, ils arrivent même à leur voler quelques chevaux. On imagine la liesse au retour en ville de ces fiers chevaliers en guenilles ! La « Commission », depuis l'Hôtel de ville, se désolidarise derechef, s'excuse platement auprès de Guillaume, et dénonce une « violation des Droits de l'Homme » ! De l'homme à cheval ? du centaure ?

Le soir même, les Bruxellois remplissent la Grand'Place et envahissent l'hôtel de ville. « La résistance était inutile, écrit un commissionnaire, la seule chose qui restait à faire, était de flatter le peuple et de lui faire des promesses. » La Commission se réunit une dernière fois le 20 septembre à l'hôtel de ville avant d'en être chassée comme de « traître » et « vendue ». Le peuple, armé de piques, de sabres, de pistolets, s'organise en corps francs et prend possession de la ville. Les notables et les industriels doivent s'enfuir, parfois même jusqu'en France. Qui soutiendrait qu'il ne s'agit nullement d'une révolution sociale, mais seulement d'une insurrection nationale, ne serait qu'un falsificateur. C'est après seulement, face à l'entêtement de Guillaume, que les événements prennent une autre tournure.

10 000 hommes de troupe orangiste entrent dans la ville le 23 septembre. Les Bruxelloises et les Bruxellois, enfants et vieillards compris, les repoussent courageusement. On en voit jeter sur les troupes, depuis leurs fenêtres, leurs meubles, leurs fourneaux, et jusqu'à leurs pots de chambre. Le correspondant du journal saint-simonien français *Le Globe* relève l'héroïsme de cette défense populaire :

« Il y a trois jours qu'ils sont en armes, sans gouvernement d'aucune espèce, sans vivres assurés, et il n'y a pas l'ombre d'une menace contre les propriétés. Depuis deux jours, ils se battent comme des lions et il n'y a parmi eux ni capitaine, ni général, ni rien. Tout s'improvise à la minute, par petits pelotons²⁷. »

La victoire du peuple est totale le matin du 27 septembre, quand les troupes orangistes ont déguerpi. Après trois jours de combats de rue, le peuple fête légitimement sa victoire contre Guillaume et les Hollandais. Les bourgeois reviennent alors à Bruxelles reprendre en main la situation. Ils créent une Commission administrative en remplacement de la mal-aimée Commission de sûreté. Ses franges démocrates s'auto-désignent membres d'un gouvernement provisoire, dans lequel ils intègrent des éléments modérés du peuple, et nomment à sa tête le démocrate, le très populaire, Louis de Potter (1786-1859), historien et journaliste de riche famille, exilé en Prusse depuis deux ans, qui rentre à Bruxelles le soir même. Les membres du gouvernement provisoire le font ovationner au balcon de l'hôtel de ville. Il est l'homme de l'union nationale contre Guillaume. Il est surtout pris au piège du gouvernement bourgeois.

« De Potter aurait pu s'emparer de la dictature, il ne le fit pas, analyse Bologne. Il accepta de collaborer avec ceux qui profiteront de la première occasion pour se débarrasser de sa gênante présence. Cette faute grave s'explique aisément : brillant polémiste et théoricien remarquable, De Potter n'avait rien de l'homme d'action.

[...]

Je ne me doutai pas le moins du monde, témoignera plus tard De Potter, qu'en prêtant à ces messieurs tout l'appui de ma popularité qui était immense alors, je m'ôtai à moi-même la possibilité de la conserver, puisque n'ayant qu'une voix au conseil, j'assumais sur moi la responsabilité entière des actes même les plus impopulaires du gouvernement, que je les eusse ou ne les eusse pas voulus. Car le peuple ne voyait que moi²⁸. »

²⁷ Cité par Bologne, *op. cit.*

²⁸ *Idem.*

Le gouvernement provisoire proclame l'indépendance le 4 octobre. Un Congrès national est chargé de rédiger une Constitution. Le Gouvernement signe un arrêté tortueux le 10 qui organise l'élection des membres du Congrès : le peuple a certes droit à une élection directe et libérale, mais à *titre transitoire*, et pour en *faciliter l'organisation*, le suffrage censitaire doit être conservé pour un temps. Sur une population de quatre millions, seules 46 000 personnes sont inscrites sur les listes électorales. Et voici comment s'organise ce « coup d'État » démocratique. Assez logiquement, le Congrès national se remplit de propriétaires, d'industriels, de magistrats, d'hommes d'église. De Potter démissionne le 10 novembre, au premier jour du Congrès. Les congressistes ont toute latitude pour rédiger leur Constitution monarchique. La Révolution est enterrée. Les gouvernements d'Europe s'empressent de reconnaître le nouvel État qui vient scinder des Pays-Bas devenus menaçants avec leurs riches colonies et leurs riches industries. Les représentants des deux partis bourgeois, libéraux et catholiques, réunis en 1828, peuvent se partager le pouvoir. Ce qu'ils feront jusqu'à la création des Partis ouvriers dans les années 1870 et l'adoption en 1893 du suffrage universel masculin avec *vote plural* ; une voix supplémentaire accordée aux pères de famille et aux propriétaires fonciers ; deux voix supplémentaires accordées aux « capacitaires », c'est-à-dire aux détenteurs d'un diplôme d'enseignement supérieur.

Partie d'une révolte « luddite », la révolution belge a été confisquée par la classe des industriels, des compétents, des « capacités » comme on dit alors : des technocrates. L'industrialisation de la Belgique change juste de drapeau. Les ouvriers belges sont désormais gouvernés comme ils sont exploités ; par des patrons belges.

A la « révolution » des moyens de production entamée sous l'Empire et le Royaume-Uni des Pays-Bas succède celle des échanges. La Belgique inaugure la première ligne de chemin de fer à vapeur du continent en 1835, entre Bruxelles et Malines, quatre ans après que l'Angleterre eut inauguré la sienne entre Manchester et Liverpool. Le « Rhin de fer » court jusqu'à la Meuse, et donc jusqu'au Rhin, en 1838. La construction ferroviaire se déploie en étoile depuis Malines, à l'est vers la Prusse, au nord vers la Hollande, au sud vers la France, à l'ouest vers la Grande-Bretagne, *via* le port d'Ostende. La Belgique construit 500km de lignes en dix ans et en 1875, avec ses 3 500 km de voies, elle possède le réseau ferré le plus dense du monde.

Marx :

« Les moyens de communication et de transport légués par la période manufacturière devinrent bientôt des obstacles insupportables pour la grande industrie avec la vitesse fiévreuse de sa production centuplée, son lancement continu de capitaux et de travailleurs d'une sphère de production dans une autre et les conditions nouvelles du marché universel qu'elle avait créées. A part les changements radicaux introduits dans la construction des navires à voiles, le service de communication et de transport fut peu à peu approprié aux exigences de la grande industrie, au moyen d'un système de bateaux à vapeur, de chemins de fer et de télégraphes. Les masses énormes de fer qu'il fallut dès lors forger, braser, trancher, forer et modeler exigèrent des machines monstres dont la création était interdite au travail manufacturier²⁹. »

Cockerill fournit ces machines. Celles des puits qui éventrent la terre pour lui extirper la houille. Celles des forges qui fondent le métal. Celles des locomotives enfin qui transportent le métal et la houille. Dans un cercle vicieux qui ne cessera qu'avec la dernière berline de charbon remontée du fond, en 1989 en France ; en 1994 en Belgique.

²⁹ *Le Capital, op. cit.*, p.412.

Moins fasciné que Hugo face au grandiose industriel, Zola ramène *Germinal* de sa visite des mines d'Anzin, sur la frontière belge près de Valenciennes, pendant la grande grève de 1884. Anzin, la première compagnie minière de France, ouverte en 1757 par le bailli de Charleroi Jacques Desandrouin. Et la grève racontée par Zola accélère la reconnaissance des syndicats par les lois Waldeck-Rousseau. Les mineurs d'Anzin méritaient bien qu'on leur consacre ici trois lignes. Et Zola, un roman au titre génial – les germes du minéral – paru en feuilleton en 1884-1885. On connaît la réception, souvent rude, parfois enthousiaste, de son tableau d'enfants-mineurs faméliques, parqués dans des taudis, assommés par le travail, l'alcool et les grossesses précoces, « ce destin de bétail qui donne sa laine et qu'on égorge », auprès du public lettré. Un tableau des « passions bestiales » de populations « misérables et débauchées », ponctué de « grossièretés », qui « dégoûte » néanmoins le journaliste du *Matin*, lequel y voit une œuvre « décourageante, attristante ». Il ne faut pas trop écorner la mythologie des mineurs, « héros du travail » pour les uns, « avant-garde du prolétariat » pour les autres, quand bien même ils crèveraient à 45 ans dans un dernier crachat de silicose³⁰. « Allumez le feu aux quatre coins des villes, fauchez les peuples, rasez tout, et quand il ne restera rien de ce monde pourri, peut-être en repoussera-t-il un meilleur », clame le personnage de Souvarine, russe et nihiliste. Quant aux mineurs descendus du bassin minier à la mort de Zola (1902), ils accompagnent sa dépouille aux cris de « *Germinal ! Germinal !* ». L'extrémisme industriel dépeint crûment par Zola ne pouvait susciter que des réactions extrêmes. De l'autre côté de la frontière, la Belgique exploite la main d'œuvre la moins chère d'Europe, et « l'espoir de vie des ouvriers est moins grand que sur le champ de bataille de Waterloo », s'indigne un médecin de Nivelles³¹. Mais quoi, voulez-vous revenir à la charrette à bœufs, ou prendre le train du progrès, lancé à pleine vitesse dans ces années 1830 ?

A la *nécessité* de massifier le transport s'ajoute l'*idéologie* de la « mise en réseau ». Une doctrine élaborée par Saint-Simon (1760-1825), un ingénieur militaire né et grandi en Picardie, ayant ramené d'un voyage aux Pays Bas, en 1785, bien davantage que des notes techniques sur la construction des canaux. Une doctrine, sinon une mystique, prêchée d'abord en France ; à Bruxelles ensuite, où se rendent quelques missionnaires saint-simoniens au lendemain de la révolution belge. Leur maître, mort six ans plus tôt, leur a laissé son système de l'industrialisme avec sa devise :

« Tout par l'Industrie, tout pour elle »

et ses textes fondateurs : *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle* (1808), *De la réorganisation de la société européenne* (1814), *L'Industrie* (1816), *L'Organisateur* (1820), *Le Nouveau Christianisme* (1825).

Ces apôtres répandent le vrai sens de l'histoire humaine, enfin révélé - le Progrès – le renversement des parasites féodaux – prêtres, militaires, aristocrates - par les industriels et les « capacités » (ouvriers, patrons, ingénieurs, scientifiques, financiers) ; et enfin l'association universelle des producteurs grâce à leur mise en réseau.

Leur monde doit se mailler de réseaux de communication et de marchandises comme le corps est maillé de réseaux nerveux et sanguins – sous peine de mourir. Or, d'où - mieux que depuis la Belgique - répandre ce nouveau catéchisme ? N'est-elle pas l'un de ces Pays Bas, pays du « Réseau » et Pays-Réseau, complexe originel et inégalé de réseaux fluviaux, maritimes, ferroviaires - et textiles ? Un réseau de réseaux.

Car le *réseau*, selon son étymologie, est d'abord un ouvrage tissé, un maillage, un filet, une *résille*, qui succède aux *rets* puis au *resel*. Un filet pour pêcher, pour tenir les cheveux, pour

³⁰ Voir le film *Morts à 100 % : post-scriptum* de Tomjo et Modeste Richard, 2017.

³¹ Cité dans l'indispensable *Histoire de la Belgique pour les nuls*, Fred Stevens et Axel Tixhon, éd. First, 2015.

porter des choses, etc. Le mot « réseau » apparaît pour la première fois vers 1300, toujours pour signifier un ouvrage tissé, dans le *Roman de Renart (le contrefait)*, ce conte espiègle si populaire dans les Flandres au Moyen-âge. Ainsi du textile, activité primitive et fondatrice de la révolution industrielle et si développée dans les Flandres, naît cette réduction du monde en *réseaux de communication* qui *maillent le territoire* jusqu'à *tramer le tissu urbain*. L'espagnol gardera la « *red* » pour parler du réseau Internet, ce mot formé de l'anglais « *net* », filet.

Des trames du textile jusqu'à Internet en passant par les chemins de fer, les canaux, la poste, le réseau est censé « horizontaliser » le pouvoir, accoucher de l'association des peuples, et instaurer entre eux la paix éternelle³².

« L'effet des chemins de fer, par la constance et la régularité de leur service, aidé encore de la correspondance télégraphique, est de mettre en rapport direct, quelle que soit la distance qui les sépare, le producteur et le consommateur, et conséquemment de supprimer les intermédiaires³³. »

Voilà, résumée par Proudhon en 1855, la religion industrielle que les missionnaires saint-simoniens viennent prêcher en 1831, à Bruxelles.

Arrivés de Paris, trois d'abord (Margerin, Carnot, et Pierre Leroux, inventeur selon lui du néologisme « socialisme »), puis sept (L'Ardèche, Machereau, Barrault, Dugied), c'est depuis cette jeune monarchie constitutionnelle, établie par et pour les industriels, que ces prophètes du Progrès entendent annoncer au monde leur « catéchisme industriel³⁴ ».

Les saint-simoniens sont alors en plein élan mystique, portés par *Le Nouveau Christianisme* publié en 1825 par leur maître. Leur stratégie d'influence suit à Bruxelles le schéma en entonnoir bien connu des militants : prise de contact avec des hommes politiques, réunions privées avec des intellectuels, prédications plus larges en vue de diffuser la doctrine, et enfin diffusion aux masses de leur organe de presse, *L'Organisateur belge*. La direction du journal est laissée à Hippolyte Margerin, leur contact local, né à Noyon en 1799 et diplômé du lycée de Gand. Polytechnicien (promotion 1819), il rencontre Auguste Comte en 1826 et souscrit au journal saint-simonien *Le Producteur, sous-titré Journal de l'Industrie, des Sciences et des Beaux-arts*, puis dirige d'avril à octobre 1827 les mines de cuivre de Chessy. Voici la proclamation du premier numéro du *Producteur belge*, daté du 20 mai 1831 :

« Nous, qui, les premiers sur le sol de Belgique, avons embrassé la religion nouvelle par qui Dieu veut associer désormais toutes les nations en une même famille de travailleurs, où tous les hommes soient classés et rétribués, non selon le *droit fatal de la naissance*, mais selon le *Droit divin de la capacité et des œuvres* ; nous venons déployer aux yeux de tous la bannière pacifique qui doit mettre un terme à ces divisions stériles... »

Contrairement à celle de Paul, 1800 ans plus tôt, l'expansion de leur Église universelle moderne tourne au fiasco. Chacune de leurs manifestations finit sous les quolibets, les pillages, sinon les menaces d'incendie. Les imprimeurs refusent d'imprimer leurs affiches. La presse catholique se déchaîne contre eux. Les saint-simoniens fuient Bruxelles sous les jets de cailloux et la protection de la police ! De Potter, anticlérical reconnu, tente de consoler Margerin dans une lettre du 18 février 1831 :

³² Cf. *Critique des réseaux*, Pierre Musso, PUF, 2003.

³³ *Des réformes à opérer dans l'exploitation des chemins de fer*, 1855.

³⁴ Cf. « La réception des Saint-simoniens et des néo-babouvistes en Belgique, 1830-1839 », Varla Furman, *L'Actualité du Saint-simonisme*, PUF, 2004.

« Vous aviez, Monsieur, le droit de vous attendre à toute autre chose dans un pays où les philosophes et les catholiques libéraux ont contracté une noble union pour l'émancipation complète de l'intelligence humaine, union dont la devise est : Liberté en tout et pour tous. »

Les saint-simoniens parviennent à réunir un auditoire de 1500 personnes à Liège, dont le recteur de l'université ; ils reçoivent un accueil médiocre dans la cité textile de Verviers, accumulent les échecs à Huy et Tongres, doivent organiser à Louvain leurs sermons dans les bois, et arrêtent enfin leur équipée après Arlon³⁵. Ils regagnent Paris en juillet, avec leurs plans pour l'Humanité dans leurs cartons. Ces piêtres missionnaires eussent été inspirés de s'informer des us et coutumes indigènes. Plusieurs hypothèses concourent à expliquer un tel rejet. D'abord la place du catholicisme dans le mouvement révolutionnaire belge, et dans le mouvement industrialiste lui-même, est telle qu'elle n'offre aucune possibilité aux saint-simoniens de s'y faire un trou. La Belgique, en outre, n'a pas de leçons d'industrialisme à recevoir de la France. Il se pourrait enfin, et cela nous ravirait, que les briseurs de machines belges ayant reconnu leurs ennemis de classe chez les saint-simoniens, les aient chassés comme tels. Mais nous n'avons rien, hélas, pour vérifier cette splendide hypothèse.

À suivre...

TomJo / Pièces et main d'œuvre
Lille, Grenoble
28 mars 2022

³⁵ *Histoire du saint-simonisme (1825-1864)*, Sébastien Charléty, 1931.